
LETTRE DE PENTHES

Bulletin de la Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde
Responsable : Anselm Zurfluh, directeur

**N° 014 –
AUTOMNE 2009**

Institut des Suisses dans le Monde

18, chemin de l'Impératrice

1292 Pregny-Genève

Suisse

téléphone : 022 734 90 21

télécopie : 022 734 47 40

courriel : institut@penthès.ch

www.penthès.ch

Facebook : Musée des Suisses dans le Monde

Musée des Suisses dans le Monde

mardi à vendredi

de 13h à 17h

samedi à dimanche

de 10h à 12h et de 13h à 17h

fermé le lundi

Restaurant

Salles des Cent-Suisses – Espace Piccard

Salle Le Fort – Salle Fontana – Pavillon Gallatin

ouvert tous les jours entre 10h30 et 17h

fermé le soir sauf sur réservation de 15 personnes minimum

022 734 48 65 – restaurant@penthès.ch

Conscients des problèmes d'environnement et de la préservation de la nature, les éditeurs ont décidé d'utiliser du papier bio blanchi 100% sans chlore.

ÉDITORIAL

Chère lectrices, chers lecteurs,

Jean-René Bory n'est plus ! Si, bien évidemment, c'est en tout premier lieu sa famille qui a été douloureusement touchée par la disparition du père et du grand-père, notre Fondation et tous les amis de notre institution se sentent, eux aussi, orphelins. En effet, Jean-René Bory a non seulement été, avec Gonzague de Reynold, l'initiateur de cette extraordinaire aventure, mais aussi, pendant de très longues années, le moteur et le principal responsable de l'Association des Amis suisses de Versailles, fondée en 1955, puis de la Fondation pour l'histoire des Suisses dans le monde, créée en 1969 dans le but de pérenniser l'œuvre des fondateurs. Nous reproduisons, dans ce numéro de la *Lettre de Penthes*, le texte de l'hommage à Jean-René Bory qui a été publié par le journal *Le Temps* en date du 30 juin 2009.

Quelle est la nature du lien qui existe entre les Suisses de l'intérieur et ceux de l'extérieur ? On répondra que c'est d'abord un lien de connaissance : qui sont-ils, ces Suisses dans le monde ? Quelle est l'histoire de leur départ ou celle de leur vie dans des pays lointains ? Quel est leur impact sur la société qui les a accueillis ? Y a-t-il eu un retour, une contribution de ces fils et filles de la Suisse au développement culturel, économique, voire politique de leur patrie ?

Mais l'envie de connaître ces compatriotes ne suffit pas ; nous risquons d'en faire des figures emblématiques, voire anecdotiques, sans véritable envergure. Il faut deux conditions supplémentaires : d'abord la capacité d'insérer ces destins dans une vision du monde. Il ne sert à rien de savoir que tel ou tel officier d'origine suisse s'est battu dans une guerre donnée ; il faut comprendre les origines, le déroulement et les conséquences de ce conflit, que la bataille retenue soit celle de Malplaquet, de Gettysburg ou de Dien Bien Phu. Et il ne suffit pas d'admirer les œuvres d'un artiste suisse si nous ne sommes pas en mesure de placer celui-ci dans l'évolution de son art en général.

Il y a encore cette autre exigence : il faut que cette connaissance et cet intérêt servent à mener un dialogue avec ceux qui gardent la mémoire des Suisses dans le monde du passé et avec ceux des Suisses dans le monde qui vivent à notre époque. C'est à cette communication entre les deux Suisses que certains articles de ce numéro de la Lettre sont consacrés.

En tant que rédacteur de cette revue je tiens à remercier très sincèrement les auteurs qui, soit spontanément, soit sur demande, acceptent d'enrichir notre Lettre de Penthes de leurs contributions et j'invite d'autres – ou les mêmes ! – à nous aider également à l'avenir à en améliorer encore la qualité et la diversité. Le capital de notre Fondation ne se trouve pas sur un compte en banque – ce serait trop beau ! – mais dans l'envie de nos amis de contribuer à notre œuvre commune, contribuer dans tous les sens du terme.

Bénédict de Tschanner, Président de la Fondation

Hommage

Jean-René Bory (1928-2009)

Jean-René Bory, président d'honneur et ancien président de la Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde (Château de Penthes), s'est endormi paisiblement à son domicile de Coppet le 28 juin 2009 après plusieurs années d'une santé chancelante qui l'avait obligé à réduire sensiblement ses activités.



Jean-René Bory et l'histoire du service étranger formaient une alliance indissoluble. En effet, le défunt réussit à donner vie à cet important chapitre de l'histoire de notre pays et cela de manière originale. Tout d'abord, il plaça le service étranger des Suisses dans le contexte de l'histoire européenne ; pour notre compréhension, il en fit un des accès possibles et significatifs à cette histoire. Il ne comprit jamais le service étranger comme un phénomène de l'histoire militaire uniquement, mais l'inclut dans un contexte bien plus large : politique, culturel et sociologique. Puis, il dépassa le cadre de ce service pour s'intéresser aux Suisses « dans le monde » en général, à ceux qui, ayant quitté leur patrie, ont exercé les métiers les plus divers et ont vécu des aventures sous d'autres cieux, ceux notamment qui ont marqué leur nouvel environnement de leur empreinte – explorateurs et voyageurs, architectes et artistes, vigneron et pâtisseries, précepteurs et journalistes, diplomates et hommes d'Etat...

La passion que Jean-René Bory portait à l'histoire ne s'exprimait pas seulement ni en priorité par des publications érudites ; avec un enthousiasme contagieux il développait les trois modes complémentaires que sont l'exposition, le voyage et la conférence.

Jean-René Bory était d'abord un collectionneur, muséographe et concepteur d'expositions : il savait trouver et réunir des objets d'intérêt historique – du portrait à l'arme, à l'uniforme, au drapeau, à la gravure et autre document imprimé ou manuscrit – et les présenter, à sa manière et avec ses explications, didactiques, riches. Il créa donc avec Gonzague Renold un musée consacré au service étranger – aujourd'hui le Musée des Suisses dans le monde – d'abord au Château de Coppet en 1961, puis, depuis 1978, au Château de Penthes à Pregny, écrin qui a été mis à la disposition de la Fondation par le Canton et République de Genève.

Mais l'objet enfermé dans une vitrine ne lui suffisait pas ; il voulait aller voir sur place. Il voyageait donc beaucoup et volontiers, le plus souvent accompagné d'un groupe d'amis, les Amis suisses de Versailles, qui partageaient sa passion : se confronter aux lieux historiques, qu'il s'agisse de villes, de châteaux, de champs de bataille. Ces voyages étaient mémorables aussi par les conférences que Jean-René Bory avait l'habitude d'offrir à ses compagnons de route avant, pendant et après le voyage, exposés qui étaient le fruit d'une large et minutieuse préparation.

Troisième mode de communication de Jean-René Bory la conférence, l'oral. Il savait captiver ses auditeurs mieux que quiconque – souvent bien au-delà de la durée annoncée – qu'il s'agisse de ses célèbres émissions à la radio, de ses conférences ou causeries, qu'il savait orner de détails insolites, d'anecdotes, d'envolées, mais aussi d'interprétations personnelles témoignant d'une analyse approfondie du sens des événements et des acteurs du passé. C'est comme orateur savant et intarissable qu'un large public se souviendra de Jean-René Bory : l'homme qui a réussi à éveiller l'intérêt et l'amour pour l'histoire suisse et européenne chez ceux qui n'en avaient jamais fait leur métier ou leur centre d'intérêt, mais qui étaient prêts à découvrir, avec lui et à travers lui, l'importance capitale de la mémoire, du lien avec le passé, pour affronter l'avenir – importance de l'histoire, mais aussi importance de la dimension transnationale des phénomènes humains, de la rencontre des peuples, de l'ouverture. Nous en sommes tous redevables et gardons une grande reconnaissance à ce maître charismatique qui dominait, physiquement et intellectuellement, les hommes et les femmes qui s'assemblaient autour de lui.

Bénédict de Tscharnier

SUISSES DE L'ETRANGER : CONCITOYENS ET AMBASSADEURS

Jacques-Simon Eggly*

Un président de l'Organisation des Suisses de l'étranger se doit, évidemment, de relever l'importance de ces compatriotes ayant leurs pénates ailleurs. Mais, pour être crédible, il importe de ne pas se payer de mots. Sur les plus de 700 000 détenteurs d'un passeport suisse, dont au moins 70% ont aussi et le plus souvent avant tout le passeport de leurs pays de résidence, beaucoup n'ont qu'un lien formel avec la Suisse. Mais nombreux sont ceux qui gardent un véritable attachement et tiennent fortement à leur identité helvétique ; sans compter les quelque 120 000 inscrits sur des registres électoraux qui peuvent participer aux votations fédérales et quelquefois cantonales.

La présence des Suisses à l'étranger est aussi ancienne que la Suisse elle-même. On pense tout de suite au service étranger, ou mercenaire comme on dit plus familièrement. Ne reste de cela, au sens le plus élevé du terme, que les Gardes du Vatican. Mais il n'est que de visiter certaines grandes villes européennes pour découvrir l'apport d'architectes suisses. Et la liste est riche, en littérature, en art, en sciences, en philosophie, de Suisses qui ont porté haut et loin ce que leur pays natal. Longtemps, la Suisse a été un pays d'émigration, par nécessité économique. Voilà qui devrait – sans ignorance des problèmes que cela pose – nous donner une appréciation non crispée de l'immigration économique dont la Suisse fait l'objet aujourd'hui.

Mais le propos, ici, est plutôt d'évaluer le lien existant entre Suisses de l'intérieur et Suisses de l'étranger. Si, encore une fois, nombre de compatriotes hors frontières sont attachés à notre pays, certains d'entre eux en portent une image cérébrale ou/et affective, un peu abstraite. Faute, parfois, de suivre régulièrement les informations, ils risquent d'être un peu décalés. A l'inverse, en dépit de l'ancrage constitutionnel, les Suisses de l'étranger risquent d'apparaître comme une nébuleuse indistincte aux yeux des citoyens de chez nous. Au fond, il peut y avoir un échange non accompli et des occasions manquées. Une meilleure prise de conscience réciproque grâce à une meilleure connaissance réciproque est donc hautement souhaitable. Ceux qui œuvrent dans ce sens, tels les responsables du Musée de Penthes, sont à remercier vivement.

* Président de l'Organisation des Suisses de l'étranger, ancien conseiller national

Car enfin, comment ne pas saisir l'atout de cette cinquième Suisse ? Il y a l'ouverture, l'expérience acquises par ceux qui partent et reviennent : retour qui devrait être mieux accompagné. Il y a la conjonction des cerveaux d'ici et d'ailleurs à travers le mouvement des Suisses vers l'étranger et des étrangers vers la Suisse ; notamment dans les sphères académiques et de la recherche. Il y a le rejaillissement sur notre pays des succès d'artistes, d'écrivains résidant à l'étranger mais ne mettant pas leur passeport rouge à croix blanche dans la poche. Et, plus généralement, il y a le message sur notre pays, sur son fonctionnement, ses exigences, ses valeurs que nos compatriotes peuvent exprimer ; dans leurs cercles familiers, mais aussi parfois dans les sphères influentes de leurs pays de résidence. Osons dire que, par les temps qui courent où la Suisse est quelque peu malmenée, cet apport, cet appui, ce relais ne sont pas du luxe. Dans la durée, les Suisses de l'étranger sont de bons ambassadeurs qui méritent d'être reconnus et soutenus.

Si la cause est admise, la question de la volonté politique et des moyens se pose. Ici, il y a bien quelque chose à restaurer ou à dynamiser. Lorsque l'on voit le Département fédéral des affaires étrangères, sous pression des compressions budgétaires demandées, il est vrai, ne pas hésiter à couper une partie de la subvention à la *Revue suisse*, il y a de quoi s'inquiéter. Cet organe d'information, payé par la Confédération, mais rédigé par l'Organisation des Suisses de l'étranger, est indispensable afin de nourrir la relation entre le pays et ses expatriés. On s'inquiète, dans le même registre, des menaces planant sur *Info-suisse*, l'entreprise autonome de la SSR qui s'adresse, *on line*, particulièrement aux Suisses de l'étranger, mais aussi à des récepteurs étrangers non négligeables, tels des publics au Moyen-Orient.

On s'inquiète également lorsque le réseau des consulats, proches des communautés suisses, rétrécit comme peau de chagrin. Il faudrait également regretter le manque d'intérêt de médias suisses pour les congrès, pourtant denses, qu'organise chaque année l'Organisation des Suisses de l'étranger. Bref, en un mot comme en cent, si l'on veut que le lien entre Suisses de l'intérieur et Suisses de l'étranger soit vivant, si l'on veut nourrir la relation entre nous et la Cinquième Suisse, si l'on veut que nos compatriotes puissent jouer un rôle positif, il y a un redressement et un approfondissement à opérer. La cause est belle, elle mérite mieux qu'un coup de chapeau en passant.

LA MAIN TENDUE ... OU LE ROLE CONSULAIRE DES DIPLOMATES

Rodolphe S. Imhoof *

Le jour où j'ai été nommé ambassadeur par le Conseil fédéral, ma mère, toute fière, a annoncé la bonne nouvelle à sa couturière. Sa réponse: « Ah! Mais c'est fantastique. Quand ton fils sera-t-il enfin consul ? » Cette anecdote illustre bien la valeur relative de ces deux fonctions aux yeux du public. Car pour les Suisses, qu'ils soient de passage ou établis à l'étranger, le consul est et reste la référence. Il suffit, un jour ouvrable normal, de se rendre à l'Ambassade de Suisse à Bangkok. Avant l'ouverture des guichets, de nombreuses personnes ont déjà pris place sur le bord du trottoir ...

Certes, la majorité vient s'enquérir d'un visa. Ce sont pour la plupart des Thaïs. Mais combien de compatriotes entament une procédure de mariage ou de divorce, viennent apporter les documents nécessaires pour le versement de l'AVS ou de l'AI, se retrouvent sans fonds et voudraient être rapatriés ou rencontrent d'autres difficultés? Avec plus de six mille Suisses immatriculés dans la circonscription consulaire, qui compte aussi la Birmanie, le Cambodge et le Laos, l'éventail des services demandés – et qui ne peuvent pas toujours être offerts – est immense, même un jour des plus ordinaires. Quand les éléments se déchainent – le tsunami de décembre 2004, le cyclone *Nargis* dans le delta de l'Irrawaddy l'an dernier –, que la situation politique se tend – le coup d'Etat de septembre 2006, l'occupation de l'aéroport international en décembre 2008 –, qu'une pandémie s'annonce – le SRAS, puis la grippe aviaire, cette année-ci la grippe H1N1 –, ces événements touchent immédiatement, directement ou indirectement, nos compatriotes établis ou de passage dans la région. Il est facile de s'imaginer que l'Ambassade et ses collaborateurs sont alors vite sur le qui-vive, voire dépassés malgré les mesures préparatoires qui ont pu être prises. Le téléphone commence à sonner – 750 appels enregistrés le seul week-end du 29/30 novembre 2008 : comment rentrer en Suisse ? où aller ? attendre jusqu'à quand ? comment se faire aider par l'Ambassade ? – tout cela sans compter les appels de ceux qui, de Suisse, s'enquière de membres de leur famille ou d'amis en détresse.

En me référant au dernier exemple en date, le blocage total de l'aéroport de Bangkok trois semaines avant Noël de l'an dernier, j'aimerais rappeler quelques principes, et illustrer les attentes parfois démesurées par rapport aux possibilités concrètes d'action du personnel de l'Ambassade, pour terminer par les écueils inévitables, et quelques conseils.

* Ambassadeur de Suisse à Bangkok

Les principes

- La tâche d'une Ambassade et de ses services est de promouvoir et de protéger les intérêts de la Suisse et des Suisses à l'étranger. En cas de crise, l'Ambassade, en étroite collaboration avec la centrale du DFAE, est chargée en premier lieu d'aider les concitoyens touchés.
- Ce faisant, elle est amenée à établir des priorités pour répondre aux demandes qui fusent de toutes parts.
- L'assistance qui peut être décidée et accordée est toujours subsidiaire. Elle intervient en dernier ressort, lorsqu' aucune mesure prise à titre personnel ne peut être envisagée ou mise en œuvre.
- La responsabilité première de notre bien-être, que nous soyons en Suisse ou à l'étranger, incombe donc à chacun d'entre nous ; raison pour laquelle d'ailleurs, il est recommandé de contracter une assurance voyage.
- Les frais encourus incombent en principe directement aux personnes concernées ; l'Etat, et donc le contribuable, n'a pas à défrayer les coûts d'un soutien extraordinaire.

Mesures prises

Dans ce cadre, l'Ambassade a géré la crise en prenant les mesures suivantes :

- contact permanent avec la cellule de crise du DFAE, les voyagistes, et les touristes bloqués qui se sont manifestés à l'Ambassade ;
- contact permanent avec les autorités locales et les autres Ambassades ainsi qu'avec les compagnies aériennes desservant Bangkok afin d'évaluer l'évolution de la crise et de proposer des alternatives ; évaluation des risques et de la volatilité de la situation, engagements policiers, violences ;
- adaptation constante du portail internet de l'Ambassade, en particulier en ce qui concerne les conseils aux voyageurs ;
- réponses aux innombrables questions posées ; rapatriement prioritaire pour les personnes malades ; SMS quotidiens aux touristes dont les coordonnées ont pu être enregistrées par les cellules de crise ; les membres de ces cellules sont sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre ;
- contacts personnels avec les touristes rapatriés par les vols charters affrétés par les voyagistes et par la compagnie *Swiss*, via Chiangmai. Recherche des personnes dont la famille n'a pas de nouvelles, contacts répétés avec les médias ...

Attentes des touristes et limites des actions possibles

Les possibilités de satisfaire les attentes diverses dans chaque cas concret sont évidemment limitées. Il faut établir des priorités, ce qui est toujours pénible. Il faut veiller au principe de subsidiarité qui implique la responsabilisation personnelle au premier chef. L'engagement financier répond rarement aux attentes et le principe veut que des avances ne peuvent être octroyées que dans des cas très précis.

Pour tout un chacun, son cas est particulier et prioritaire ; s'il reconnaît le principe de la subsidiarité, il est convaincu que, par rapport aux autres, il est en droit d'attendre un traitement spécial, car sa requête est évidemment justifiée, et doit donc être satisfaite. Il va sans dire que sa situation financière exige, à ses yeux, un soutien sonnante et trébuchant.



La différence d'appréhension d'une situation de crise, que l'on soit «spectateur» ou « victime », voire «acteur», est évidente. C'est d'elle que surgissent les malentendus, les déceptions les plus profondes, les critiques les plus acerbes. Je pense que quoi que l'on puisse faire, il est dans la nature humaine pour la personne concernée de penser qu'il n'a pas été tenu compte de la spécificité du cas particulier, que celui-ci n'a pas été considéré avec toute l'attention voulue, etc. De plus, les médias sont friands des ratés et ne se privent pas de les étaler avec moult détails...

Il y a heureusement aussi les autres, heureusement majoritaires, qui reconnaissent que l'effort (même s'il n'a pas pu, par la nature des choses, gommer tous les désagréments) a été couronné de succès, que les attentes ont été satisfaites. Le personnel de l'Ambassade est reconnaissant de leurs témoignages.

Conclusion

Le consul, la fonction consulaire, est aux premières loges : c'est l'homme ou la femme de contact ; c'est lui et ses collaborateurs qui, pour la plupart des Suisses résidents et/ou de passage, ont un visage ; c'est eux qui prennent en charge, dans la mesure des possibilités légales et en fonction du sérieux du problème posé ; c'est eux qui sont humains ; c'est d'eux que chacun attend empathie et engagement.

Dans ce sens, je donne pleinement raison à la regrettée couturière de ma mère. Et je comprends après ces presque quatre années passées à Bangkok la recommandation de la cheffe du Département à la veille de ma prise de fonctions : le dossier consulaire, c'est l'affaire du chef ! Dont acte.

EXPLIQUER LA SUISSE A ORSON WELLES – ET AU RESTE DU MONDE

Christophe Giovannini *

Il y a 60 ans, dans le film *Le troisième homme*, Orson Welles improvisait cette phrase désormais célèbre : « En Suisse, ils ont eu de l'amour fraternel, 500 ans de démocratie et de paix – et qu'est-ce-que cela a produit ? l'horloge à coucou. » C'est un bon résumé du problème récurrent de l'image de la Suisse à l'étranger : elle est souvent limitée à des clichés, qui sont souvent faux : la Suisse a connu de nombreux conflits internes, et l'horloge à coucou a été inventée en Forêt Noire.

Swissinfo.ch tente chaque jour de démonter ces clichés ou d'en expliquer la complexe réalité (car les clichés ont souvent une part de vérité). Cette plateforme internet est la descendante directe – et parfois méconnue – de la réputée *Radio Suisse Internationale*. La « toile » a donc remplacé les ondes courtes : mais notre mission est restée la même: informer à l'étranger sur l'actualité en Suisse et en expliquer les multiples facettes en neuf langues : français, allemand, italien, anglais, espagnol, portugais, arabe, chinois et japonais.

Notre public est double : les Suisses de l'étranger et les étrangers qui s'intéressent à la Suisse. C'est une tâche parfois délicate de satisfaire les deux en même temps, le niveau de connaissance de la réalité de ce pays n'étant pas toujours égal. Mais nous remarquons souvent que les explications destinées à ceux qui ignorent certains particularismes helvétiques ravissent et rafraîchissent en même temps la mémoire des autres ...

Chaque jour, nos journalistes puisent dans leur longue expérience de ce pays pour aller au-delà de l'information brute et des soubresauts de l'actualité : il s'agit de les mettre en contexte, les analyser avec le recul et l'équilibre nécessaires. Ils produisent des articles et des reportages, des vidéos, des diaporamas audio et des galeries photo.

Des dossiers spéciaux multimédia explorent les tenants et aboutissants des thèmes forts, éclairant aussi bien le présent que le passé de la Suisse. Ils ont pour titre : *Le secret bancaire dans la tourmente*, *De Solferino à la Croix-Rouge*, *Le changement climatique*, *La Suisse des records*, *Le patrimoine de l'Unesco en Suisse* ou encore *Election au gouvernement*. Chaque votation fédérale fait en outre l'objet d'un dossier complet avec les enjeux et les arguments des deux bords. Toujours, la vue d'ensemble doit l'emporter sur une vision régionaliste, la qualité doit primer sur le sensationnalisme.

* Rédacteur en chef de *swissinfo*

christophe.giovannini@swissinfo.ch – www.swissinfo.ch

Intitulée *La Suisse ailleurs*, une rubrique est entièrement consacrée aux Suisses de l'étranger et à leurs intérêts (ASO, vote par internet, etc.). Elle rassemble aussi les portraits que nous faisons de cette vaste et variée diaspora de presque 700 000 personnes. Enfin, nous nous penchons régulièrement sur l'histoire des émigrés helvétiques. Les rédactions anglophone et italophone ont ainsi produit un dossier remarquable sur l'épopée des Suisses italiens aux Etats-Unis au XIX^e siècle et en Australie :

http://www.swissinfo.ch/eng/specials/swiss-italian_migrations/index.html?siteSect=22500

Swissinfo est une unité d'entreprise de la Société suisse de radiodiffusion et télévision (**SRG SSR idée suisse**). Elle est toutefois financée pour moitié par la Confédération car son offre journalistique prend en compte les besoins d'information des Suisses de l'étranger, particulièrement en perspective de l'exercice de leurs droits politiques, et doit favoriser la compréhension à l'étranger pour les intérêts de la Suisse. Ce financement mixte suscite parfois des interrogations sur notre indépendance journalistique : je peux affirmer sereinement qu'elle est totale, comme peuvent le constater ceux qui nous lisent.

Orson Welles a déclaré qu'après la sortie du film et son fameux mot, « les Suisses m'ont très gentiment fait remarquer qu'ils n'avaient jamais produit d'horloge à coucou ». Permettez-moi d'imaginer qu'il lirait aujourd'hui *swissinfo.ch* pour ne pas répéter son erreur.

JOURNALISTE SUISSE DANS LE MONDE

Entretien avec Thérèse Obrecht *

Nous avons posé la question à Madame Obrecht quelle était, aujourd'hui, le poids de l'écrit, de la correspondance au sens propre, dans le travail d'un correspondant à l'étranger ; qu'en est-il de la concurrence exercée par les médias électroniques ?

Th.O. : Pour la presse écrite, la correspondance via les médias électroniques existe depuis au moins deux décennies. Ce qui s'est ajouté ces dernières années, c'est l'information en ligne, rapide, pas toujours fiable, mais qu'on peut consulter à tout moment, même au moyen d'un téléphone portable. Cette tendance influence évidemment la perception des événements par le grand public. La majorité de la population dans tous les pays, même développés et riches, s'informe aujourd'hui autrement que par la lecture d'un journal sérieux, d'articles de fond, de grands reportages. Logiquement, le nombre des grands quotidiens, hebdomadaires ou mensuels se rétrécit comme peau de chagrin. La crise aidant, on assiste actuellement à la mort continue d'innombrables organes de la presse écrite en Europe et aux Etats-Unis.

Cela dit, les grands médias imprimés restent des moyens d'information irremplaçables pour ce qui est de l'information fouillée, vérifiée, originale. Ils sont probablement lus par les décideurs et une certaine élite et on les consulte de moins en moins sur un support papier mais en ligne, qu'il s'agisse d'un service gratuit ou payant. D'ailleurs, quelques grands quotidiens (*The Guardian, El País, etc.*) privilégient aujourd'hui leur édition en ligne, c'est-à-dire que toute information fraîche apparaît sur le site Internet avant d'être imprimée le lendemain dans l'édition papier.

Le métier de correspondant de la presse écrite n'a pas fondamentalement changé avec ces mutations ; mais il y a de moins en moins de correspondants fixes en raison du coût. Je dirais cependant que les correspondants de médias électroniques sont de plus en plus astreints à une demande de *fast food* : il faut à tout prix être les premiers à annoncer une information, quitte à démentir plus tard, si elle s'avère erronée. Pour évoquer mon expérience personnelle de correspondante de la *TSR* et du *Nouveau Quotidien* en Russie dans les années 90, j'ai vécu de façon presque schizophrénique la concurrence entre presse écrite et télévision : un sujet diffusé la veille à la télévision paraissait dépassé – au moins aux yeux de mon rédacteur en chef – dans le journal du lendemain, même s'il était nettement plus élaboré et augmenté. J'ai donc pris l'habitude de ne jamais traiter les mêmes sujets pour les deux employeurs, en dehors de l'actualité chaude...

* Historienne, journaliste, ancienne correspondante en Russie, Thérèse Obrecht Hodler est aussi l'auteure du livre *Russie, la loi du pouvoir* (Ed. Autrement, 2006)

Lettre de Penthes : A part cette concurrence, les conditions de vie et de travail des journalistes ont aussi changé...

Th.O. : N'étant plus correspondante depuis quinze ans maintenant, cette question s'adresse plutôt aux correspondants actuels. Cela dit, dans les zones de guerre ou par exemple pour les enquêtes sur la mafia, il y a évidemment des précautions à prendre. Ce qui est nouveau, c'est la possibilité d'être *embedded* (intégré dans les unités militaires ou policières) donc relativement plus en sécurité, mais en sacrifiant son indépendance journalistique et sa liberté de mouvement.

LdP : **Est-ce que l'orientation nationale du correspondant – donc suisse, par exemple – est importante dans ce travail ?**

Th.O. : Elle est à la fois importante et pas importante. Les électeurs, auditeurs ou téléspectateurs finissent par vous connaître, par vous faire confiance, par apprécier – ou non – votre style et votre point de vue. Il se crée comme une relation invisible qui dure parfois longtemps après qu'on a quitté un poste. Les gens semblent parfois s'intéresser à un pays ou à une problématique parce qu'un(e) correspondant(e) a réussi à éveiller cet intérêt. Le fait qu'on relate aussi des sujets liés à son pays d'origine n'est pas indispensable ; mais il peut être intéressant, par exemple, pour des investisseurs et voyageurs potentiels. Je me souviens aussi des problèmes liés aux visas suisses délivrés aux citoyens russes : parfois, un reportage permet de débloquer une situation qui concerne son propre gouvernement.

LdP : **Ce lien avec son pays d'origine, prend-il aussi d'autres formes, par exemple dans les rapports avec des Suisses de l'étranger (diplomates, hommes d'affaires, touristes, artistes, colons, etc.) ?**

Th.O. : Souvent, on se rend compte qu'on commence à vraiment apprécier la mère-patrie lorsqu'on en est éloigné et que tous ses avantages vous manquent. Souvent, on constate aussi qu'on rencontre des Suisses à l'étranger sur lesquels on ne serait pas forcément tombé à la maison et avec lesquels on a des atomes crochus. Pour une raison sans doute simple : en prenant le large, on cherche et on trouve les mêmes sensations, un peu d'aventure, un peu d'inconfort et une foule d'impressions nouvelles et passionnantes. Et lorsqu'on est loin du pays, on prend davantage conscience de sa propre identité nationale qu'en restant bien au chaud en Suisse

UNE DECOUVERTE : LE NEWSEUM

Les musées – établis, réaménagés ou nouveaux – continuent à attirer leur public et de nouvelles technologies, souvent interactives, fascinent les visiteurs, surtout les jeunes ou les très jeunes. Saluons, parmi les nouveaux arrivants sur ce marché très particulier, le *NEWSEUM* sur la célèbre Pennsylvania Avenue à Washington DC, un musée privé et payant – 20 dollars par personne ; il faut du courage pour prendre une telle initiative dans cette ville où, grâce à la *Smithsonian Institution*, les principaux musées sont gratuits.

Le *NEWSEUM* raconte l'histoire des cinq siècles de la presse. Le thème central est celui de la liberté d'expression – le *First Amendment* de la Constitution américaine est affiché sur la façade du bâtiment – et l'exposition évoque notamment le rôle de l'information dans la démocratie. Ce nouveau musée, avec ses 14 galeries et 15 salles de projection, a été financé par les géants des médias.

Parler du rôle de la presse dans l'histoire de nos sociétés permet évidemment aussi d'évoquer les événements qui ont « fait la une », qu'il s'agisse de l'assassinat de John F. Kennedy, du Festival de Woodstock, de la chute du Mur de Berlin ou encore de l'attaque terroriste du 11 septembre 2001 sur le World Trade Center de New York, et la manière dont ils ont été répercutés dans les médias ; et pour illustrer le tout, quelques souvenirs ou objets témoins particulièrement parlants sont exposés.

Dans un registre plus classique, relevons une impressionnante collection de journaux anciens couvrant toutes les périodes et un grand nombre de pays depuis l'an 1545. A côté, on trouve une véritable histoire de la télécommunication, sans oublier les équipements ultra-sophistiqués des studios de télévision modernes ou encore les arcanes d'internet.

Le musée n'oublie pas d'évoquer les conditions souvent difficiles du travail des journalistes – à notre époque de plus en plus souvent des femmes – sur les champs de bataille et sur les sites de catastrophes naturelles. Une galerie spéciale est consacrée aux journalistes arrêtés, emprisonnés, persécutés, voire assassinés, bref à ceux qui ont dû payer d'un lourd tribut leur curiosité face à des petits ou grands dictateurs, des puissants de tout genre, y compris les organisations mafieuses – l'exposition comporte ce qui reste d'une voiture piégée par la pègre, voiture dans laquelle un reporter un peu trop curieux a trouvé la mort. En contrepoint, on n'oublie pas l'histoire des erreurs, de la désinformation et de la manipulation dont la presse peut et doit être, parfois, accusée.

UN SENTIER INTERNATIONAL DE L'EXIL DES HUGUENOTS

En 1598, suite à près de trente ans de conflits politico-religieux, le roi Henri IV signe l'édit de Nantes, acte de tolérance qui accorde la liberté de culte aux protestants, faisant ainsi place à une importante minorité religieuse. En 1685, après une longue période de conflits sanglants, le roi Louis XIV révoque l'édit de son grand-père. S'ensuivent des interdictions et des persécutions qui seront à l'origine de l'exode de quelque 200 000 protestants vers la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre ou encore les Pays-Bas, terres d'accueil où le protestantisme s'est largement développé. Ces fuites s'étendront sur plusieurs décennies. Certains descendants de ces réfugiés ont joué un rôle très en vue dans le développement économique, culturel et même politique des pays d'accueil. Dans notre pays, on se souvient encore de la très riche exposition sur *Le refuge huguenot en Suisse* qui a eu lieu, en 1985, au Musée historique de l'Ancien-Evêché à Lausanne, pour évoquer les 300 ans de la révocation de l'Édit de Nantes.



Nous avons pu nous entretenir avec Madame Simone L. Saxer (Berne), initiatrice d'un nouveau projet : la mise en évidence, en Suisse, du ou des chemins qu'une grande partie des réfugiés Huguenots français et des Vaudois du Piémont ont suivi(s) en traversant notre pays.

Lettre de Penthes : Madame, pourquoi ce projet de *Route des Huguenots* ?

Simone L. Saxer : Suivre les pas des Huguenots français et des Vaudois du Piémont, c'est se souvenir d'une page d'histoire européenne restée peu connue, un événement qui a sensiblement touché la Suisse aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, et qui y a laissé des traces. Suivre ces traces aujourd'hui, c'est transmettre la mémoire historique et culturelle du plus grand exode qui fut sous l'Ancien Régime ; c'est rendre hommage aux victimes de ce drame, d'une part, et c'est souligner, d'autre part, la richesse de leurs apports, là où ils se sont installés. C'est encore se souvenir de la solidarité dont ils ont été l'objet au cours de leurs longs périple, même si cela ne fut pas toujours facile pour la population indigène, et c'est aussi rappeler les conséquences d'une intolérance et relever l'exigence des « droits à la liberté de conscience ». Enfin, toute cette tragique épopée n'est pas sans nous rappeler le destin inhumain vécu par tant d'hommes, femmes et enfants à notre époque moderne.

LdP : Qui seront les partenaires de ce projet ?

S.L.S : La genèse du projet envisagé est due au jumelage de différentes bourgades françaises et allemandes, et ce sont les échanges entre cités au niveau culturel, patrimonial, historique et commercial qui ont conduit à rouvrir et à redécouvrir un héritage commun au travers de l'émigration des Huguenots et des Vaudois. Ce projet participera à une revalorisation patrimoniale, propre à promouvoir une attractivité touristique qui va avoir, bien sûr, des retombées économiques et va provoquer une dynamique locale en suscitant une ouverture entre pays.

Dés le moment où nous aurons réussi à nous organiser, en Suisse, pour que le projet puisse aboutir sur toute son étendue, nos partenaires seront la France, l'Allemagne et l'Italie; la Suisse étant le passage obligé aujourd'hui comme autrefois, elle se doit d'accomplir sa part. Néanmoins, ne faisant pas partie de l'Union Européenne, notre pays ne peut compter sur des subventions de ce côté dans l'immédiat. Lancé pour de bon en 2005 par l'Allemagne et la France, suivies de l'Italie en 2007, l'audacieux projet transeuropéen se réalise déjà sur 1 300 km, dont quatre étapes, de 20 km chacune, ont été inaugurées officiellement.

LdP : Comment comparer cette initiative avec la Route de Saint-Jacques de Compostelle que beaucoup de gens connaissent, même en Suisse (elle passe, par exemple, à côté du Château de Penthes) ?

S.L.S. : Le vécu des deux cheminements n'est pas comparable. Tout d'abord, le but s'avère totalement différent : alors que les chemins de Saint-Jacques de Compostelle gardent avant tout, même aujourd'hui, leur dimension de chemin de pèleri-

nage, les traces laissées par les Huguenots et les Vaudois vont nous servir de mémorial quant aux acquis historiques, culturels et religieux laissés par ces fugitifs des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, alors qu'ils étaient persécutés pour leurs convictions religieuses. On ne peut donc pas comparer deux entités telles que le pèlerinage et le mémorial ; toutefois, l'une et l'autre démarche permettent aux « pèlerins » de retrouver leurs racines, ainsi qu'un refuge bienfaisant au sein de la nature.

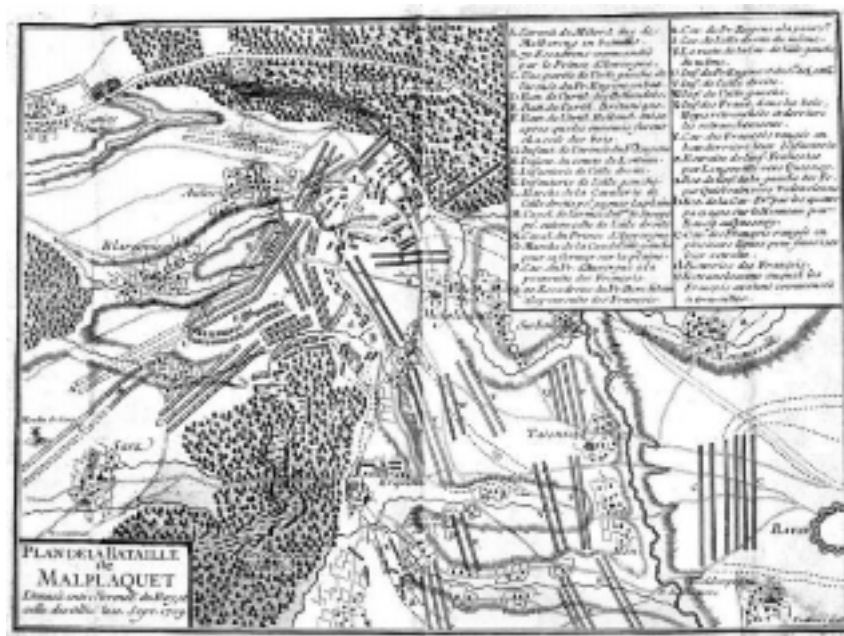
LdP : A quand l'inauguration ?

S.L.S. : Comme nous l'avons déjà dit, quelques tronçons du chemin ont été inaugurés en France et en Allemagne. Pour nous, en Suisse, la réalisation du projet demande encore plusieurs mises au point : la recherche de ressources financières au travers de subventions et de dons, mais aussi la création d'une fondation, l'élection d'un comité et la nomination des responsables à différents échelons (communes, cantons, institutions culturelles et touristiques, associations privées, etc.) et, enfin, la mise en chantier de projets concrets, sur le terrain. Voilà qui vous renseigne sur la date d'inauguration !

IL Y A TROIS CENTS ANS ... LA BATAILLE DE MALPLAQUET (11 SEPTEMBRE 1709)

Hervé de Weck *

1709, c'est pour la France l'année de tous les dangers ; on peut la comparer à 1793 ou à 1914. Louis XIV se trouve aux abois dans cette guerre de Succession d'Espagne qui dure depuis huit ans. Le 11 septembre, la bataille de Malplaquet, à la frontière nord du royaume, oppose une armée de coalition, formée de troupes impériales, anglo-hollandaises sous les ordres de John Churchill, premier duc de Marlborough, et du prince Eugène de Savoie, à une armée française commandée par le maréchal de Villars. Louis XIV, qui sait que Villars s'expose beaucoup, lui a adjoint un second, le maréchal Boufflers. « Le concert et l'intelligence fut parfaite entre eux », écrit le duc de Saint-Simon dans ses mémoires, *ces deux généraux* « n'en firent qu'un seul ». À Malplaquet, les chefs, dans les deux camps, se trouvent à la pointe des combats : Villars et Marlborough, comme un grand nombre de généraux, sont blessés. Du côté français, on croit même à la mort du général anglais, d'où la fameuse chanson *Marlbrough s'en va-t-en guerre ...*



* Historien, ancien rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse*

La France au bord du gouffre en 1709

Charles II, sans héritier direct, a désigné Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, pour lui succéder sur le trône d'Espagne, ce qui va provoquer la guerre de Succession d'Espagne (1702-1714). La France, avec la Bavière et l'Espagne, s'oppose à une alliance comprenant l'empereur et plusieurs princes allemands, l'Autriche, la Prusse, les Provinces-Unies, l'Angleterre, le Portugal et la Savoie-Piémont. Les armées françaises se battent en Espagne (1704-1709), en Italie du Nord (1702-1706), en Allemagne du Sud (1702-1714), aux Pays-Bas (1702-1708), dans le nord de la France (1708-1712) et sur l'Atlantique.

Une série de graves revers sur les différents théâtres d'opérations mettent le royaume en péril. Selon Voltaire, dans *Le siècle de Louis XIV*, « tout semblait menacer ce Louis XIV qui avait auparavant menacé l'Europe. (...) [La France] était pressée de tous côtés, et sur mer et sur terre. (...) Louis fit face partout. Mais on fut aussi malheureux en Espagne qu'en Italie, en Allemagne et en Flandre. » Le prince Eugène et le duc de Marlborough, à la tête des troupes de la coalition, s'entendent à merveille et infligent des défaites humiliantes, à Blenheim et à Turin (1704), Ramillies (1706), Audenarde (1708), à des armées françaises souvent commandées par des généraux médiocres.

En été 1709, la famine sévit en France ; les troupes manquent d'argent et de pain. Les coalisés pénètrent dans le nord du royaume, une zone clé qui commande les routes de Paris, de Bruxelles et de Gand. Le 11 septembre, le maréchal de Villars, un des meilleurs généraux de Louis XIV, inflige un coup d'arrêt aux envahisseurs à Malplaquet, 15 kilomètres au sud de Mons et 50 à l'ouest de Charleroi, alors partie des Pays-Bas espagnols. Malplaquet s'inscrit dans la longue série des batailles qui se déroulent dans cette partie du royaume où la frontière est proche de Paris. Le maréchal Foch la comparera à la première bataille de la Marne en 1914 ...

Le maréchal de Villars opte pour la défensive

La place de Tournai est prise par les coalisés qui marchent pour investir Mons. Le maréchal de Villars s'avance avec ses troupes pour les en empêcher. Deux jours avant la bataille, son armée, quelque 65 000 hommes mal ravitaillés depuis des mois, s'installe dans un terrain vallonné et couvert, qui empêche d'avoir une vue sur l'ensemble du champ de bataille. Les coalisés comptent 90 000 hommes. Le rapport des forces et l'enjeu – le salut du royaume ! – poussent le maréchal de Villars à opter pour la défensive. Sur un front de cinq kilomètres, il fait élever une triple ligne de retranchements avec des passages pour les ripostes de cavalerie ; ses ailes, renforcées par des abattis, s'appuient sur des forêts. « Villars », écrit Saint-Simon, « occupa les hauteurs, y établit son canon, mit son infanterie aux lisières des bois coupés par ces deux plaines à la demi-portée de son canon, et ordonna quelques retranchements pour les couvrir. »

Sanglante bataille frontale d'arrêt, Malplaquet a également une dimension importante dans l'histoire suisse. En effet, des troupes suisses se trouvent dans les deux camps : du côté français, deux bataillons des Gardes suisses, les régiments Brändle, Villars-Chandieu, Greder et May ; dans les forces hollandaises, les régiments Chambrier, Schmid-de Grüneck, Hirzel, May, Stürler et Mestral. Les deux régiments May appartiennent à des Bernois : Gabriel von May est au service de la

Hollande, Hans Rudolf von May à celui de France. Une partie des Gardes suisses et le gros des régiments suisses se trouvent au centre du dispositif français et huit bataillons suisses sont en réserve à l'aile droite ; il y a également des Suisses à l'aile gauche. Villars, dès le début de la bataille, prend le commandement de l'aile gauche où il voit l'effort principal de l'ennemi, Boufflers celui de l'aile droite.

Des combats fratricides entre Suisses

Le premier assaut des coalisés, mené le matin du 11 septembre par trente bataillons des forces hollandaises, dont huit bataillons suisses, vise l'aile droite française. Les huit bataillons suisses au service de France contre-attaquent et rétablissent la situation. Les hommes des régiments May et Brändle, du côté français, se battent contre leurs compatriotes des régiments May et Stürler, au service de Hollande. Vers midi, Marlborough attaque par surprise le centre du dispositif de Villars. Dans cette seconde phase de la bataille, les bataillons suisses n'interviennent quasiment pas. Les a-t-on neutralisés ou sous-employés après les affrontements fratricides du matin ? Les capitulations militaires interdisent en effet de faire combattre des Suisses contre leurs compatriotes. Le maréchal de Boufflers, qui a remplacé Villars blessé, ne parvient pas à rompre le front ennemi et ordonne la retraite générale, qui est couverte par des Suisses et s'effectue en bon ordre. Les troupes, à court de munitions, prennent position une quinzaine de kilomètres au sud, sans avoir été poursuivies par un ennemi épuisé.

La journée a été très meurtrière. Au cours de ce choc frontal de huit heures, longtemps indécis, les pertes françaises s'élèvent – ordre de grandeur – à 11 000 hommes (dont 4 500 morts), celles des coalisés à 21 000 (dont 6 500 morts), les blessés étant, une fois sur trois, des morts en sursis. Les pertes globales des Suisses avoisinent 8 000 hommes. Les régiments May et Brändle, au service de France, perdent à eux seuls 1 800 hommes, les régiments May et Stürler, au service des Provinces-Unies, 2 000. Les pertes des régiments Schmid et Mestral s'élèvent à respectivement à 500 et 600 hommes. L'émotion sera vive dans le Corps helvétique ... Partisans et adversaires du service étranger s'affrontent à la Diète. Dans le pays comme à l'étranger, on considère comme une honte l'affrontement sur un champ de bataille de régiments suisses servant dans des camps ennemis. La Diète prend des mesures pour éviter semblable situation et, dorénavant, il n'y aura plus de Suisses se battant les uns contre les autres, tout au moins jusqu'à la bataille de Baylén en 1808. Les régiments anglais, écossais, irlandais, allemands au service étranger se sont souvent battus contre des compatriotes ; pour les Suisses, ce furent de dramatiques exceptions.

La bataille de Malplaquet, peu gratifiante pour les deux camps, barre la route de Paris et sauve la France d'une invasion. Les coalisés restent maîtres du champ de bataille. Dans la mentalité de l'époque, abandon du champ de bataille signifie défaite. Pourtant les vainqueurs, épuisés, ne poursuivent pas les vaincus, évacuant les lieux le lendemain pour aller assiéger Mons. Malplaquet marque la fin de la campagne de 1709 dans une guerre qui va encore durer quatre ans ; l'invasion a été enrayée. Pour Louis XIV, rien n'est encore gagné ; mais le salut du royaume devient chose possible...

JOHANNES VON MÜLLER (1752-1809) : SUISSE DANS LE MONDE – HISTORIEN POUR LA SUISSE

Anselm Zurfluh

L'historien qui se penche sur l'œuvre de Müller à l'occasion du 300^e anniversaire de son décès se posera surtout la question de son impact sur l'historiographie en Suisse et sur l'image que les Suisses ont développée, grâce à cet auteur, au début du XIX^e siècle, de leur propre histoire. Mais quiconque s'intéresse aux Suisses dans le monde sera frappé, que dis-je : fasciné, par l'internationalité du parcours de cet homme polyglotte et cosmopolite. Que l'on en juge :



- Naissance de Johannes Müller à Schaffhouse le 3 janvier 1752, fils de pasteur.
- A onze ans, le brillant petit Johannes connaît les noms de tous les rois et reines des quatre grandes monarchies ...
- En 1769, il commence des études de théologie à Göttingen et, deux ans plus tard, il publie une esquisse de l'histoire suisse, la première qui offre une vue d'ensemble. Son amour de la liberté ne sera alors pas encore politiquement correct.
- En 1772, ayant terminé ses études, Müller devient professeur de grec au collège classique de sa ville natale.

- Deux ans plus tard, sur recommandation de Charles Victor de Bonstetten – encore lui ! – il accepte le poste de tuteur de la famille Tronchin à Genève, poste qu'il abandonne un an plus tard pour se consacrer à ses études et conférences sur l'histoire de la Suisse – apparemment, le jeune Albert Gallatin était parmi ses élèves. Les 24 volumes de ses Histoires des Suisses paraîtront dorénavant à intervalles plus ou moins réguliers.
- De 1781 à 1783, sur invitation du landgrave de Hesse, il est professeur d'histoire au *Collegium Carolinum* de Cassel, publie son étude sur les voyages des papes, puis rentre à Genève.
- En 1786, afin d'améliorer sa situation financière, il accepte un poste de bibliothécaire de l'archevêque et prince-électeur de Mayence, qui lui obtient des lettres de noblesse de la part de l'empereur Joseph II en 1791.
- Mayence étant occupée par les Français, Müller entre au service de l'empereur à Vienne en tant que conseiller aulique à la chancellerie impériale, poste qui le conduira à la direction des bibliothèques impériales.
- En 1804, nous le trouvons en tant qu'historiographe et conseiller de guerre royal, membre de l'Académie royale des sciences de Berlin.
- Curieusement, en 1806, Müller est reçu par Napoléon, que le Suisse s'est mis à admirer ... contact qui conduira à sa nomination en tant que secrétaire d'Etat à l'instruction publique (ministre de l'éducation) du tout nouveau Royaume de Westphalie sous le roi Jérôme Bonaparte. Ce sera son dernier poste officiel avant son décès à Cassel, le 29 mai 1809.

Que penser de cet érudit et voyageur infatigable et de sa carrière à la fois académique et politique à un moment où les Lumières, le Romantisme et l'Historicisme se rencontrent et où les contours des nations modernes commencent à se dessiner ? Disons surtout que, pour la Suisse, la description haute en couleurs de la naissance de la Confédération contribuera fortement à accréditer, au cours du XIX^e siècle, un mythe national qui se sert de l'image de l'équilibre fédéral des cantons. Disons aussi que l'impact de Johannes von Müller est une illustration probante de l'importance à la fois de l'historiographie et des débats qu'elle suscite, en Suisse et ailleurs ; le *Rapport Bergier* l'a bien montré : le débat sur l'interprétation du passé est souvent au centre de la vie d'un peuple et de la politique nationale.

CLIO DANS TOUS SES ETATS

Anselm Zurfluh

Les Editions de Penthes et les Editions Infolio publieront, en novembre 2009, un **Hommage à Georges Andrey**, historien et chargé de cours à l'Université de Fribourg, mais aussi conseiller associé de notre Fondation. Il s'agit de mélanges rassemblant quelque cinquante contributions offertes par ses amis, collègues et anciens étudiants et reflétant l'état de la recherche historique en Suisse au cours de ces dernières années. Propreté et malpropreté à Fribourg au Moyen Âge ; l'assassinat de Charles I^{er} d'Angleterre, régicide ou tyrannicide ? un ecclésiastique fribourgeois, correspondant du célèbre Lavater au siècle des Lumières ; les querelles entre officiers suisses au service de France ; la difficulté de ces mêmes officiers à concilier vie professionnelle et vie familiale ; un régiment suisse au *service étranger* exhumé des archives pour la première fois ; les réfugiés français victimes de la xénophobie romande ; Pestalozzi, sans-culotte ? Jean-Jacques Meyer, le Suisse méconnu de Missolonghi, ville grecque, lieu du décès de Byron ; l'usage de la force en Suisse pour imposer la démocratie ; la frontière franco-genevoise de 1838 protégée par ... des étudiants ; la parenté idéologique entre radicalismes vaudois et français ; l'essor du chant choral en Pays de Vaud au XIX^e siècle ; la destruction totale d'Airolo par le feu en 1877 et l'élan prodigieux de la solidarité nationale ; qui était le *mage de Chillon* ? l'amitié intellectuelle d'une théologienne protestante vaudoise et d'un éminent professeur catholique italien au temps du fascisme ; les lettres inédites de Gonzague de Reynold à Mussolini ; l'histoire suisse vue par les Anglais ; Charles de Gaulle et la Suisse ; les dix catégories de patronymes définies par un généalogiste ; le Code international de déontologie des archivistes de 1998 ; le succès phénoménal de trois bestsellers d'histoire suisse au début du XIX^e siècle – tels sont quelques-uns des sujets traités dans ce livre foisonnant de nouveautés et qui en expliquent le titre : *Clio dans tous ses états*. Ce recueil est exceptionnel et il fera date, par la profusion des thèmes ainsi que la diversité des auteurs – il offre en quelque sorte une image de la production suisse dans les sciences humaines.

----- ✂ -----

Bulletin de commande *Clio dans tous ses états*

Je commande exemplaire(s), **Clio dans tous ses états**, à 39 frs / 30 €

NOM :PRENOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL :VILLE : SIGNATURE :

À envoyer à la Boutique de Penthes, par fax : 0041 22 734 47 40, par courriel : boutique@penthes.ch

LE COUTEAU SUISSE DANS LE MONDE

L'exposition *Le couteau suisse – de l'outil à l'objet culte* a été présentée au Musée national suisse, plus précisément au Forum de l'histoire suisse à Schwyz, de mai à octobre 2009. Le Château de Prangins se prépare à la reprendre pour la période allant du 20 novembre 2009 au 25 avril 2010.



D'outil indispensable, le canif rouge marqué de l'écusson suisse, connu dans le monde entier sous le nom de *Swiss Army Knife*, est devenu un objet culte de notre société de loisirs caractérisée par la mobilité. Se plonger dans l'histoire du couteau de poche permet d'explorer en même temps une réflexion sur l'image de la Suisse auprès du grand public : qualité et efficacité incontestables, élégance sobre ... mais aussi un soupçon de militarisme dont le sens n'est pas tout à fait évident.

Canada 1812 – 1814

> Antoine de COURTEN*, *Canada 1812-1814. Fighting under the British Banner*. Trafford Publishing, Bloomington (Indiana USA), 2009

C'est l'histoire de l'engagement des régiments de Watteville et de Meuron sous les drapeaux britanniques dans la Guerre de 1812 contre les Etats-Unis sur les fronts de Niagara, de Plattsburgh (Lake Champlain) et de Montréal.

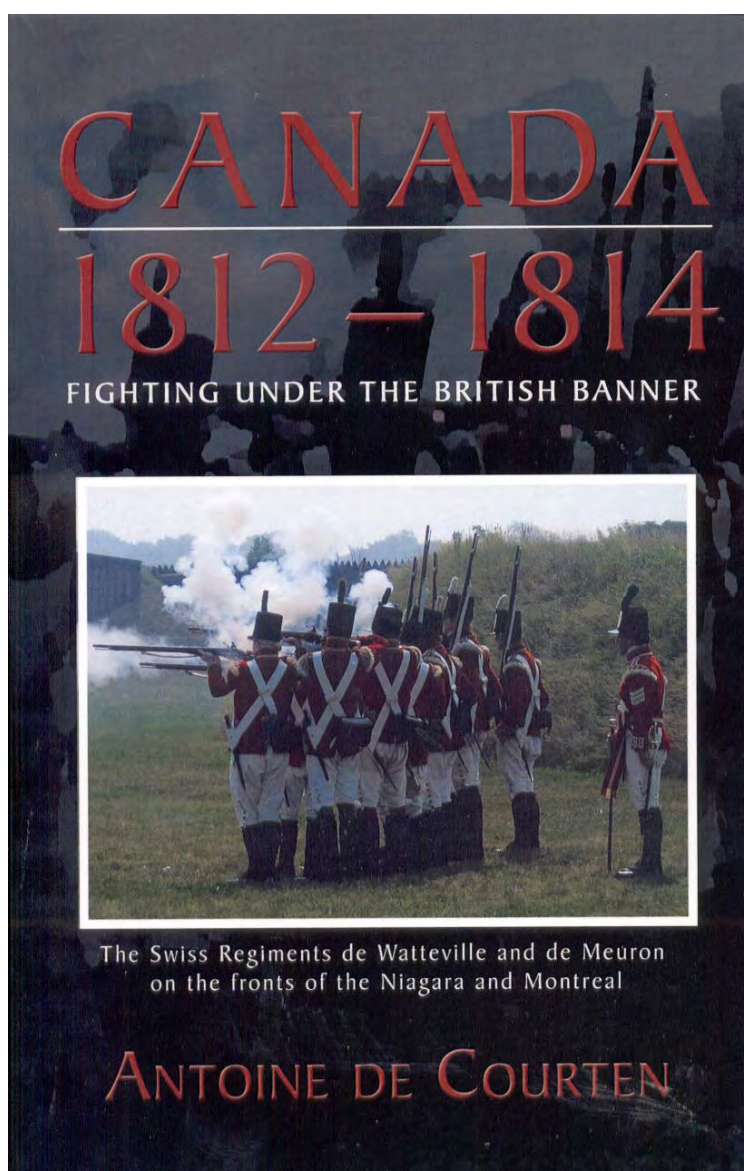
* L'auteur, Antoine de Courten, ancien colonel EMG, consultant, habite Rolle VD.

Transnationalité

Nous venons de recevoir le dernier numéro- comme toujours très bien fait – de la revue *terra cognita*, revue suisse de l'intégration et de la migration publiée par la Commission fédérale pour les questions de migration (CFM) *

Ce numéro spécial est consacré aux *Réalités transnationales* et comporte une vingtaine d'articles et d'interviews, une riche bibliographie sur les thèmes de la migration et de l'intégration des migrants ainsi qu'une belle série de photographies anciennes de Suisses dans le monde.

* adresse : Secrétariat CFM, Quellenweg 9, 3003 Bern-Wabern. Tél. 031 325 91 16, e-mail: ekm@bfm.admin.ch. Cette revue est distribuée **gratuitement** par la Centrale des publications de la Confédération, fax n° 031 325 50 58, e-mail : verkauf.zivil@bbl.admin.ch



GENEVA SCHOOL OF DIPLOMACY AND INTERNATIONAL RELATIONS

Colum de Sales Murphy *

Recent visitors to the always lovely Domaine de Penthes have noticed that an entirely new building has appeared on the hill near the Pavillon Gallatin, just where the former pocked and pitted tennis court and its curious surface waited to trip up aspiring tennis players. This, it turns out, is the new *Alexandre de Sales Building* of the Geneva School of Diplomacy & International Relations (GSD).

GSD – neighbours, tenants and partners of the *Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde* – has acquired, with its new building, new classrooms and much-needed administrative space. At its annual Graduation Day Ceremony – this year on Saturday 27 June – GSD officially inaugurated the new premises. Guests of honour at the Ceremony included President Mikhail Gorbachev (represented by the Hon. Pavel Palashenko), Ambassador Li of China, Ambassador Verros of Greece, Noerine Kaleeba, and Prince Jean of Luxembourg. But the real star of the day was the new building !

The construction is a success: it is generally agreed that the new, low, discreet building fits well into its immediate environment. The one-storey grey and green construction blends harmoniously with its neighbors, including the gardener's house, according to the general consensus. In my capacity as President of the Geneva School of Diplomacy I was able to say this was a proud moment for GSD. After a nearly two-year delay the new GSD building was now finally finished and functioning!

In my Graduation Day speech I also explained that two of the new classrooms would be named Kennedy (JFK & RFK) and Edmund Burke. While the Kennedy name needs no introduction, the name of Edmund Burke is less well known in Switzerland than that of, say, Jean-Jacques Rousseau. Edmund Burke was an 18th century Irish statesman and philosopher. His brilliant oratory and political writings at one time dominated the political discourse of the British Empire. In today's terms, Burke would likely be seen as an eloquent, middle-of-the-road conservative liberal. Moreover, Burke was a passionate defender (human rights activist!) of the citizens of the empire - in particular, in their various struggles with the crown, the Irish, Indians and Americans.

* Président-fondateur de la GSD

In addition, Burke was a contemporary of Alexandre de Sales, owner of the Château de Penthes in 1760. With classrooms named Roosevelt, Hammarskjöld, Burke and Kennedy, GSD therefore reserved the name of this fine and enterprising Swiss gentleman for that of its new building as a whole – now officially the *Alexandre de Sales Building* of the Geneva School of Diplomacy. The new building has other functions; its existence lends a more “campus” feel to academic life as well as preserving a respectful distance and separation from the Fondation and the work of the Museum. GSD will retain its classrooms and offices in the “office wing” of the museum building.

In any case, GSD is pleased, in line with the general consensus, with the new premises on the hill and is now intent on more completely, properly and tastefully finishing the new building’s landscaping (more work! ...). It dares to think, however, that Alexandre de Sales would also himself be pleased! The university’s policy is to contribute to the natural beauty of Penthes and the school has already committed its own money to help preserve in the future this part of the Domaine as a bucolic and elegant corner worthy of its real owners. They, of course, are the men, women, children, students, joggers, young, old, professors, babies, dog walkers, generation after generation, who enjoy Penthes all the year round and in every lovely season – the excellent “everyman” and “everywoman” of Geneva, the general public, residents and taxpayers of beautiful Switzerland! Long may they enjoy the Domaine, including the corners now sorely in need of care – as they can clearly see for themselves! It’s THEIR Penthes after all!



Les enfants au Musée des Suisses dans le Monde

Nathalie Chavannes

Comment accueillir les enfants au Musée, voilà l'un des très nombreux défis que le Musée doit relever. Le Musée a pris l'engagement de trouver un financement hors budget de fonctionnement pour toutes les expositions temporaires, les restaurations et les acquisitions. Cet impératif s'applique également aux animations pour les enfants, ce qui réduit passablement les possibilités de développement de tels projets.

Depuis mon arrivée au Musée, en 1991, très peu d'expériences avaient été conduites dans ce domaine. L'une des premières activités spécifiques avait été d'organiser des après-midi de contes et d'établir un cahier didactique dans le cadre de l'exposition temporaire commémorant le 700^e anniversaire de la Confédération. Près de 9 ans plus tard, grâce au travail d'une stagiaire, des premiers contacts furent établis avec le Département de l'instruction publique. Un certain nombre de classes furent accueillies au Musée. Malheureusement, cette aventure s'arrêta avec le départ de notre stagiaire.

En 2004, grâce aux sponsors de l'exposition temporaire consacrée à John Bernhard, photographe genevois installé depuis de nombreuses années au Texas, j'ai pu mettre sur pied un atelier et un spectacle sur le thème des Métamorphoses, mettant en dialogue les photographies de J. Bernhard avec des textes d'Ovide. Ce spectacle - créé par Nathalie Pfeiffer - comme l'atelier basé sur l'une des séries de photographies de J Bernhard : *Dyptique*, constitua une première expérience d'accueil des enfants au musée depuis l'arrivée de la nouvelle équipe à la direction. C'était aussi la première collaboration entre Nathalie Pfeiffer et le monde des musées, ce qui ouvrit, pour elle tout comme pour nous, de nouvelles voies à explorer. Le bilan de ces animations fut mitigé quant à la fréquentation, mais enthousiasmant pour l'équipe du Musée et les quelques enfants et leurs parents venus tenter l'expérience.

Après cette première opération, nous avons fait la connaissance d'une équipe de trois médiatrices alors actives au Musée national à Prangins. Une nouvelle expérience d'atelier pour enfants fut donc reconduite en 2006, lors de l'exposition commémorant le 500^e anniversaire de la Garde Pontificale. L'atelier consistait à fabriquer un casque de garde notamment. Toutefois, malgré nos efforts de communication, nous avons dû admettre que le nombre de participants était un peu décevant.

Nous avons dès lors choisi d'essayer une autre option, soit d'intégrer notre musée dans le programme du passeport vacances du Département de l'instruction publique. Cette solution présente plusieurs avantages, soit l'intégration de notre musée dans le programme général annuel du passeport vacances distribué à large échelle, par le biais du DIP, directement auprès de notre public cible : les enfants,

la prise en charge de toute la logistique et enfin le partage des coûts engendrés par la préparation et l'animation des ateliers. Cette formule, initiée en 2007, fut reconduite en 2008, et 2009 avec des chasses au trésor et jeux de piste dans le Musée.

Enfin au printemps de cette année, nous avons initié un nouveau partenariat avec *L'art et l'enfant*, le service culturel du DIP pour l'enseignement primaire. Nous avons alors évoqué ensemble plusieurs options pour aboutir à un atelier intitulé *Quand les statues dansent*, faisant la part belle au mouvement. Les enfants étaient invités à découvrir dans le musée une sélection de bustes puis, dans une salle réservée à cet effet, à inventer le corps des personnages représentés et à bouger : de passer de l'immobilisme au mouvement. Cette magnifique expérience - nous avons accueilli 4 classes du primaire - devrait être, elle aussi, reconduite l'année prochaine sur une thématique un peu différente, mais toujours liée au mouvement.

Grâce à ces collaborations, le musée est désormais aussi ouvert aux enfants. Nous poursuivons dans cette voie en essayant de mettre sur pied, pour chaque nouvelle exposition temporaire, des ateliers et des animations spécifiques, ou en mettant sur pied deux ou trois ateliers par an dans le cadre de nos Dimanche au Musée.

Je profite de ces lignes pour remercier Mesdames Belinda McBride, Pamela Hunziger et Nathalie Pelissier pour les ateliers liés aux expositions et les chasses au trésor et jeux de piste ainsi que Mesdames Catherine Egger et Marion Baeriswyl et Monsieur Matthieu Richter pour les ateliers *L'art et l'enfant*.



Fabrication de casques des Gardes Suisses Pontificales lors de l'exposition sur les 500 ans des Suisses au Vatican

AUX ARMES CITOYENS !

> Alain Jacques CZOUZ-TORNARE, *La Révolution française pour les Nuls*, FIRST Editions, Paris, 2009.

Pour la plupart d'entre nous, la Révolution française se résume à quelques vagues souvenirs scolaires. C'est dommage, car elle a beaucoup à nous apprendre : la *Marseillaise* entonnée dans les stades de sport, qui contraste tellement avec les hymnes des autres pays, le si lent psaume suisse en tout premier lieu ; la fête du *14 Juillet* ; le drapeau bleu-blanc-rouge, etc. Tous ces symboles d'une nation fière de son modèle républicain sont les fruits de la passion révolutionnaire ; de sorte que, 220 ans après son déclenchement par la prise de la Bastille, celle-ci continue à alimenter le particularisme français aussi bien que de nombreuses conversations.

Cet ouvrage offre une vision globale de la Révolution française : les grandeurs et les misères de cette page d'histoire de France sont perçus à travers les hommes et les femmes qui en furent les acteurs ou les victimes, de Marie-Antoinette à Madame de Staël, de Lafayette à Talleyrand, en passant par Robespierre, Condorcet ou Bonaparte.

Nous pouvons être particulièrement fiers de ce que la rédaction de ce livre de 450 pages ait été confiée à un Suisse, Alain-Jacques Tornare. Il faut dire que la belle dose d'humour et d'espièglerie qui caractérise la collection *Pour les Nuls* correspond tout particulièrement à cet historien fribourgeois et conseiller associé de notre Fondation. Loin d'enlever à cette publication son caractère d'œuvre sérieuse, cette présentation avec un clin d'œil nous facilite grandement la lecture, voire nous y invite.

Et sachons gré à l'auteur d'avoir fait la liste des nombreux Suisses qui ont joué un rôle en vue dans ce contexte. En voici quelques exemples :

- **Jean-Baptiste Humbert**, horloger et révolutionnaire
- **Pierre-Auguste Hulin**, ancien garde suisse et un des meneurs des assaillants de la Bastille, futur général de Napoléon,
- **Jean-Paul Marat**, révolutionnaire et rédacteur de *l'Ami du peuple* qui sera assassiné par Charlotte Corday,
- **Etienne Clavière**, ministre des finances, victime de la Terreur,
- **Jean-Frédéric Perregaux**, financier,
- **Pierre-Victor de Besenval**, commandant de la garnison de Paris, qui renonça à mater la révolte ...
- **Jean-Nicolas Pache**, ministre de la guerre et maire de Paris, qui est à l'origine de la devise *Liberté, égalité, fraternité*,
- **Germaine de Staël** et **Benjamin Constant**, qui se rangent parmi les têtes pensantes de la Révolution,

sans oublier ceux qui, complices, serviteurs ou défenseurs de l'Ancien Régime, ont fourni aux révolutionnaires l'ennemi à abattre, en premier lieu les pauvres soldats et officiers suisses qui se sont fait massacrer aux Tuileries le 10 août 1792 ou encore ceux, tels Pierre Ochs ou César-Frédéric de Laharpe, qui ont tenté de faire fonctionner le système révolutionnaire français sur sol helvétique ...

ROUSSEAU A GENEVE

> François JACOB, *La Cité interdite : Jean-Jacques Rousseau à Genève*, Editions Slatkine, Genève, 2009

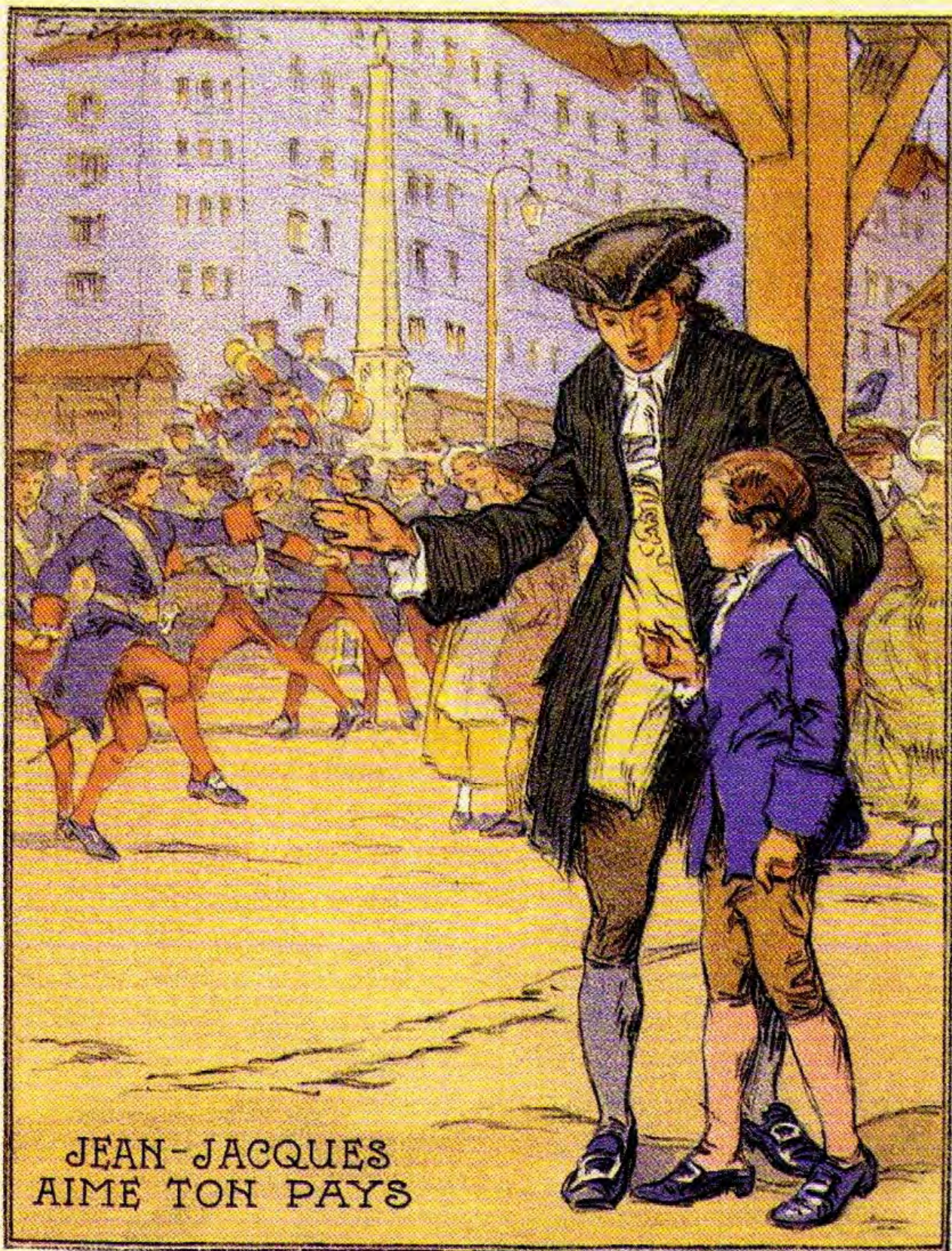
Si Rousseau a entretenu, de son vivant, des relations difficiles avec sa ville natale (fuite de Genève à l'âge de seize ans, condamnation d'*Émile* par le Petit Conseil en 1762, etc.), il suscite encore, dans les années qui suivent sa disparition et jusqu'à aujourd'hui, nombre d'interrogations et dérange, sur le plan symbolique.

L'inauguration de la statue de James Pradier, dévoilée en février 1835 sur l'île des Barques, est sans doute un des moments clés de tous les débats organisés pour ou contre, et en tout cas autour, du citoyen de Genève : faut-il vraiment aimer Rousseau ? Est-il réellement une des figures de proue de la cité de Calvin ? Quels services, finalement, a-t-il rendus à sa patrie ?

On devine, derrière le sursaut moral ou les questionnements religieux, un enjeu avant tout politique. Le problème est que Rousseau, tour à tour prisé des libéraux, des radicaux, puis des socialistes, échappe à tout dogmatisme. Le caractère fondamental des enseignements du *Contrat social* ou des *Lettres écrites de la Montagne* apparaît à tous ; mais nul ne peut en revendiquer l'héritage.

C'est de cette histoire des relations de Rousseau avec sa ville natale qu'il est question ici. Une histoire qui commence en 1835, avec l'apparition d'un Rousseau de bronze, et qui s'achève — mais une fin, somme toute, provisoire — à l'aube des années 2000.

François Jacob, l'auteur de cette étude, est conservateur de l'Institut et Musée Voltaire (25, rue des Délices, 1203 Genève). Il est aussi conseiller associé de notre Fondation et il compte parmi les responsables de la Ville de Genève qui préparent le tricentenaire de Rousseau en 2012, célébration à laquelle notre Fondation tentera d'apporter sa contribution : que l'on note déjà la date du 5 mai 2012 pour une Journée de Penthes très rousseauiste ...



JEAN-JACQUES
AIME TON PAYS

GENÈVE A TRAVERS LES AGES

SEPTEMBRE 1919

EXPOSITION

MARC JURT - MICHEL BUTOR,

GÉOGRAPHIE PARALLELE

Nathalie Chavannes

Il y a quelques années déjà que le Musée souhaitait rendre hommage à Marc Jurt, décédé en 2006, pour faire suite à une proposition de M. Bernard Sandoz, ancien vice-président des *Amis de Penthes*, que je remercie ici. Prévüe d'abord en 2007, l'exposition a finalement été montée cette année, en partenariat avec la Fondation Marc Jurt.

Dans l'immense œuvre de cet artiste d'origine genevoise, nous avons sélectionné une suite de 50 travaux, créée en collaboration avec l'écrivain Michel Butor entre 1994 et 1995 et intitulée *Géographie parallèle*. Cette œuvre est conçue comme une entité, déclinée en 50 tableaux, en quelque sorte comme une histoire en plusieurs épisodes. Chaque tableau a pour point de départ une carte de géographie, un plan de ville, une carte des vents, autrement dit, une gravure que Marc Jurt a collectionnée au fil du temps. Puis l'artiste leur donne un nouveau support – pour certains, des papiers qu'il fabrique lui-même – grave, souligne, rehausse, en utilisant plusieurs techniques, le plus souvent la pointe sèche. Un espace est laissé à l'intervention de Michel Butor, qui y écrit un texte donnant alors son titre à l'épisode.

Géographie parallèle est une œuvre à quatre mains, qui témoigne d'une immense confiance et d'une grande complicité entre les deux artistes, chacun dialoguant avec l'autre ; deux voix qui s'appellent et se répondent, celle d'un Suisse qui fit de nombreux séjours à l'étranger, glanant ça et là impressions, techniques, matériaux, et celle d'un écrivain français qui enseigna pendant de longues années en Suisse. Chacun à sa manière nous dévoile une vision du monde à la fois ouverte, personnelle et extraordinaire. Cette exposition est présentée pour la première fois au public et je vous invite à venir la découvrir jusqu'au 13 décembre.

Une exposition est toujours un travail d'équipe. Je voudrais remercier ici tout particulièrement Mme Lucinda Jurt pour son magnifique travail et sa confiance, le comité de la Fondation Marc Jurt, en charge notamment de la réalisation du catalogue de l'exposition, les collaborateurs du Musée, sans oublier, pour leur soutien financier, la Loterie romande et le Département des affaires culturelles de la Ville de Genève.

A la fin de votre visite, venez découvrir, à la boutique, d'autres facettes du travail des deux artistes : livres, cartes postales et gravures originales de Marc Jurt ainsi

qu'une sélection d'œuvres de Michel Butor. L'exposition est accompagnée d'un catalogue.

Le 6 décembre, notre dimanche au Musée sera consacré essentiellement aux enfants avec des ateliers de fabrication de cartes de vœux et de boîtes « à la manière de Marc Jurt ». Pour toutes informations et inscription, veuillez consulter notre site internet : www.penthes.ch (e-mail : musee@penthes.ch, tél. 022 734 90 21).

Facebook :

<http://www.facebook.com/album.php?aid=112298&id=71211861047&ref=mf>

L'Archipel Suisse



Marc Jurt n'est ni un sociologue, ni un historien ; mais il ressent la vérité profonde des choses. Ainsi, le tableau *L'Archipel Suisse* est incroyablement vrai dans ce sens qu'il nous donne l'essence de la « suissitude » : les Alpes. Cette représentation laisse en fait l'essentiel de la réalité suisse, le bas pays, sous les nuages – sauf sa région d'origine, le lac de Neuchâtel ! - ce qui reste visible, il le nomme archipel, un agglomérat d'îles reliées par le mythe granitique des Alpes.

... ET ENCORE UN MOT A L'ADRESSE DES DONATEURS

Nathalie Chavannes *

La question nous est – heureusement ! – parfois posée de savoir quelles étaient actuellement les priorités du Musée des Suisses dans le Monde dans l'attribution de dons – subventions, legs, etc. Voici cinq suggestions :

- Une exposition temporaire sur le célèbre **clown suisse Grock** (1880 - 1959), exposition qui aura lieu du 23 avril au 26 septembre 2010 à Penthes. A ce stade, ses coûts ne sont pas encore entièrement couverts.
- L'installation d'un grand diorama sur la **bataille de la Berezina** de 1812 et le rôle que les Suisses y ont joué – le diorama lui-même avec ses nombreuses figurines de plomb peintes étant offert par un mécène. L'inauguration de cette œuvre aura lieu en décembre 2012.
- La publication, par les Editions de Penthes, du deuxième volume de mini-portraits ***Suisses dans le monde***, volume consacré aux femmes remarquables : Germaine de Staël, Madame Tussaud, Marcello, Mari Sandoz, Ella Maillart, Lisa Della Casa, Laurence Pernoud et bien d'autres. Ce volume cherche encore son financement. Le premier volume, consacré aux militaires, sortira en février 2010.
- La publication, aux Editions de Penthes, de l'étude de Catarina Y. Pierre, *Genius has no Sex ; **the Sculpture of Marcello** (1836-1879)* et sa traduction en français. Marcello est le nom d'artiste de la Duchesse de Castiglione-Colonna, née Adèle d'Affry de Fribourg.
- Notre **fonds de restauration**, notamment pour d'anciens tableaux, mais aussi pour certains objets (p.ex. le drapeau des Cent-Suisses), voire des livres précieux, ressemble fort à un gouffre... Et pourtant, la conservation des collections est une mission prioritaire pour tout musée.

Il va de soi que nous respectons toutes les consignes concernant l'utilisation des fonds que nous recevons. Les donateurs ou légataires sont invités à prendre contact avec la conservatrice du Musée pour mieux encore identifier l'utilisation des moyens mis à notre disposition.

D'avance, un très grand merci !

* Conservatrice du Musée des Suisses dans le Monde